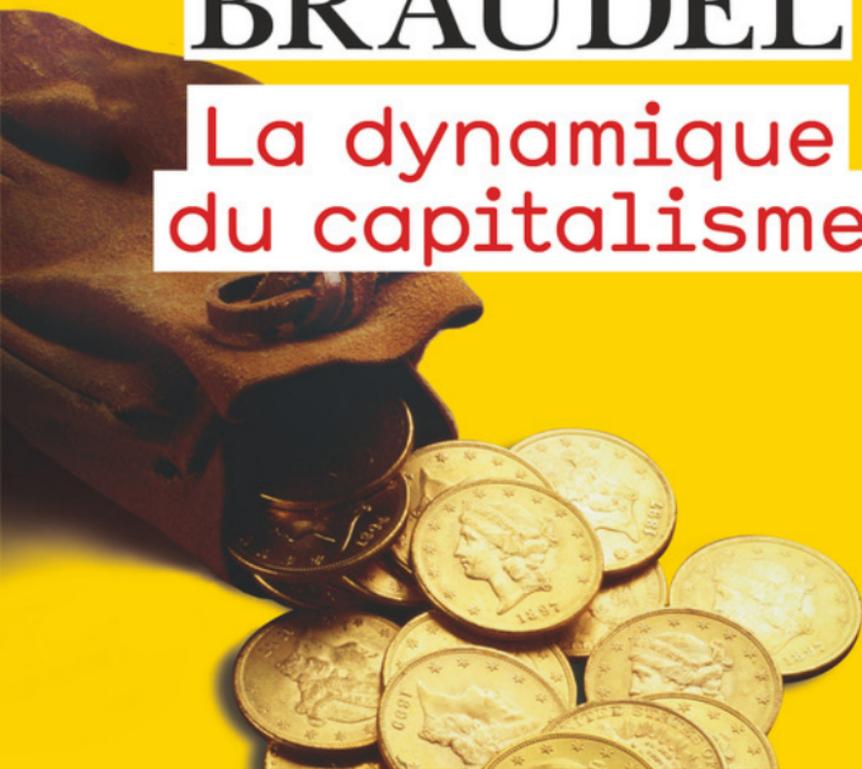


PIERRE-NOËL GIRAUD

présente

FERNAND
BRAUDEL

La dynamique
du capitalisme



40
ans
Champs

La
bibliothèque
idéale
du savoir

FERNAND BRAUDEL

La dynamique du capitalisme

Dans ce bref et lumineux ouvrage, Fernand Braudel présente les conclusions de trente ans de recherches sur l'histoire économique du monde entre le xv^e et le xvii^e siècle.

Loin d'être une discipline aride, l'histoire économique, nous dit Braudel, est l'« histoire entière des hommes, regardée d'un certain point de vue. Elle est à la fois l'histoire de ceux que l'on considère comme les grands acteurs, un Jacques Cœur, un John Law ; l'histoire des grands événements, l'histoire de la conjoncture et des crises, et enfin l'histoire massive et structurale évoluant lentement au fil de la longue durée ».

Excellente introduction aux travaux de Braudel et à ses principaux concepts, *La Dynamique du capitalisme* offre une leçon d'histoire concrète, ancrée dans le quotidien des villes, des marchés et des bourses du monde entier, qui parcourt le long chemin de notre modernité.

Disparu en 1985, **Fernand Braudel** fut l'un des plus grands historiens du xx^e siècle. La plupart de ses ouvrages sont disponibles dans la collection Champs.

Précédé d'un entretien inédit avec Pierre-Noël Giraud.

En couverture : © Paul Loven /
The Image Bank / Getty Images.

Flammarion

LA DYNAMIQUE
DU CAPITALISME

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION

Écrits sur l'histoire I.

Écrits sur l'histoire II.

Grammaire des civilisations.

L'Identité de la France.

La Méditerranée.

Le Modèle italien.

Fernand Braudel

LA DYNAMIQUE
DU CAPITALISME

*Précédé d'un entretien avec
Pierre-Noël Giraud*

Champs histoire



www.centrenationaldulivre.fr

© Arthaud, 1985.

© Flammarion, 1988 ; 2018, pour cette édition.

ISBN : 978-2-0814-2843-0

Cinq questions à
Pierre-Noël Giraud

*Comment avez-vous découvert
La Dynamique du capitalisme ?
Quels souvenirs avez-vous de votre première
lecture ?*

J'ai lu *La Dynamique du capitalisme* juste après *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, dont il constitue une magistrale synthèse. C'est, avec *Les Mots et les Choses* de Foucault, le livre qui a ouvert les yeux du jeune homme que j'étais sur notre modernité.

« Ce livre a ouvert les yeux
du jeune homme que j'étais
sur notre modernité. »

Au-delà de Marx et de Freud, tous deux proposaient, de façon lumineuse, une théorie des sources, de la dynamique et des ruptures de l'économie pour l'un,

des épistémès et donc de la pensée pour l'autre. Foucault assumait ainsi le projet que Lucien Febvre, au grand regret de Fernand Braudel, n'avait pu mener à bien. Fondateur avec Marc Bloch de l'école des Annales, maître de Braudel et celui qui lui avait commandé *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, Lucien Febvre projetait en effet le livre qui aurait complété cette histoire longue de l'économie et de l'État : une histoire longue des mentalités.

Pourquoi, selon vous, est-ce une œuvre si marquante ?

L'immense talent, pour ne pas dire le génie de Braudel, fut d'introduire, de façon à mon avis encore indépassable, le temps et l'espace, et plus précisément « les » temps et « les » espaces, dans l'économie.

« Le génie de Braudel fut d'introduire le temps et l'espace dans l'économie. »

Dans ce livre, Braudel expose ses concepts fondamentaux et en déroule sous nos yeux fascinés les implacables dynamiques croisées. En autant de chapitres lumineux, il propose trois hiérarchies, en forme de tripartitions, dont les rapports et le tressage rendent lisible l'histoire longue de l'économie des quatre siècles, du XV^e au XVIII^e, qui ont fait la modernité, non seulement en Europe mais dans le monde.

Voici ces trois « tripartitions » braudéliennes : civilisation matérielle / économies de marchés / capitalisme, dont Braudel donne une définition originale : c'est la couche supérieure des activités économiques, là où règnent les monopoles, les entreprises risquées et les gros profits, la connivence avec les États ; dynasties marchandes / hiérarchies du statut / pouvoir étatique surplombant, des princes aux empereurs, par quoi Braudel explique le « destin singulier de l'Europe » ; ville-centre / archipel de villes-relais semi-périphériques / hinterlands, qui structure son éblouissante description de l'oscillation des villes-centres européennes, entre sa Méditerranée bien-aimée et l'Europe du Nord : Venise, Anvers, Gênes, Amsterdam, Londres. Le lecteur découvrira dans les pages qui suivent les imbrications et articulations de ces concepts, qui éclairent magistralement l'histoire longue de l'économie du monde.

En quoi la pensée de Fernand Braudel est-elle toujours d'actualité ?

On ne peut, à la lecture de ce livre, qu'être frappé de la puissance analytique que conservent aujourd'hui les concepts braudéliens.

Prenez le débat sur la finance globalisée. Pour ses détracteurs, c'est la pointe extrême du « capitalisme » à la Braudel. Elle est constituée de banques globales où se concentrent des sur-profits exorbitants rafflés

sur des marchés financiers inutiles et purement spéculatifs. Une industrie qui, selon ses détracteurs, serait devenue virtuelle et prédatrice, alors qu'elle est censée être au service de l'« économie réelle », c'est-à-dire de l'économie de marché et de ce qui subsiste encore largement de civilisation matérielle, en particulier en Afrique ou en Asie du Sud.

Ce débat a donné lieu selon moi à des interprétations erronées du concept braudélien de capitalisme. Elles consistent à affirmer que l'économie de marché pourrait se passer du capitalisme, par essence « parasitaire », tout en gardant les avantages de la saine concurrence « à la Adam Smith » qui la caractérise, jusqu'à en faire un programme politique : « le marché, oui, mais sans le capitalisme ! »

**« L'économie de marché porte
en elle la finance comme
la nuée porte l'orage. »**

Dans son analyse historique, Braudel montre cependant bien qu'il s'agit là d'une utopie. L'économie de marché porte en elle la finance comme la nuée porte l'orage. Pas d'échanges sans monnaie, pas de monnaie sans finance, pas de finance sans spéculation. Bref, pas d'économie de marché sans un capitalisme habile et mobile qui capte l'essentiel de son surplus. L'enjeu est donc bien de « réguler le capitalisme » et non de tenter de l'abolir tout en conservant les vertus des marchés. C'est un débat fort actuel.

Un débat qui pose aussitôt la question des hiérarchies sociales et du pouvoir étatique. Qu'en est-il aujourd'hui ? Le capitalisme globalisé apparaît sans contre-pouvoir, sauf en Chine où le parti le dirige. Les États ne protègent plus leurs populations contre les dégâts de la concurrence globalisée. Bien au contraire, ils laissent se concentrer très inégalement les profits de la mondialisation, quand ils n'y contribuent pas directement par des réductions d'impôts.

Cette vacance du pouvoir d'État, la croissance du nombre de ceux que j'ai appelés les « hommes inutiles », à savoir les hommes rendus économiquement inutiles à eux-mêmes et aux autres, « l'errance » des conflits économiques primaires qui en résultent, constituent, avec des migrations nécessaires mais mal intégrées, les deux causes premières, se renforçant l'une l'autre, des mouvements populistes¹. Dans de nombreux pays, ces derniers mettent en cause les formes antérieures de la démocratie. Braudel s'invite ainsi dans le débat sur les moyens et l'opportunité de brider certains aspects de ce capitalisme global, en renforçant le pouvoir des États.

Quand Braudel écrit, dans les années 1970, il existe trois économies-monde (au sens où Braudel l'entend, c'est-à-dire des espaces qui ont peu de relations économiques entre eux) : la soviétique, la chinoise et l'euro-péenne, étendue au reste du monde. Aujourd'hui, une question se pose : depuis que le bloc soviétique s'est

1. *L'Homme inutile. Une économie politique du populisme*, Odile Jacob, Paris, 2015 ; rééd. en poche, 2018.

effondré et que la Chine est devenue « l'atelier du monde », n'y en a-t-il plus qu'une seule ? Ou bien celle de la Chine conserve-t-elle encore des spécificités suffisantes, en particulier dans ses rapports entre le capitalisme et l'État, qui justifieraient de la considérer comme une économie-monde distincte, même si elle est en interaction très intense avec l'autre ?

Ne sommes-nous pas plutôt en présence de deux « modèles » de capitalisme concurrents pour l'hégémonie globale ? Il y aurait d'un côté le « capitalisme dirigé » à la chinoise – un modèle en cours de globalisation grâce aux excédents commerciaux thésaurisés –, et de l'autre le « capitalisme libéral », un capitalisme de firmes et de banques globales, grands acteurs « nomades » qui soumettent à une concurrence acharnée les économies de marchés « sédentaires » de chaque territoire. Ces modèles vont-ils se métisser et fusionner, ouvrant la question d'une ville-centre unique ?

«
**N'est-ce pas la structure géographique
 même du monde actuel
 que nous décrit Braudel ?** »

Pour Braudel, New York était en 1970 la ville-centre incontestée de l'économie-monde d'origine européenne – et désormais globale, à la Chine et à l'URSS près. Nous sommes aujourd'hui dans une situation tripolaire, qui selon Braudel pourrait n'être que transitoire. Les centres sont : la côte est des États-Unis – toujours New York mais aussi Boston –, la Californie, et la côte est de la Chine, ce troisième

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : L.01EHQN001016.N001
Dépôt légal : mars 2018